

## Exercice d'explication de texte n°2

### Alain, *Vigiles de l'esprit*, I. « La ruse de l'homme », 25 mai 1921

« 1- La route en lacets qui monte. Belle image du progrès, qui est de Renan, et que Romain Rolland a recueillie. Mais pourtant elle ne me semble pas bonne ; elle date d'un temps où l'intelligence, en beaucoup, avait pris le parti d'attendre, par trop contempler. Ce que je vois de faux, en cette image, c'est cette route tracée d'avance et qui monte toujours ; cela veut dire que l'empire des sots et des violents nous pousse encore vers une plus grande perfection, quelles que soient les apparences ; et qu'en bref l'humanité marche à son destin par tous moyens, et souvent fouettée et humiliée, mais avançant toujours. Le bon et le méchant, le sage et le fou poussent dans le même sens, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils le sachent ou non. Je reconnais ici le grand jeu des dieux supérieurs, qui font que tout serve leurs desseins. Mais grand merci. Je n'aimerais point cette mécanique, si j'y croyais. Tolstoï aime aussi à se connaître lui-même comme un faible atome en de grands tourbillons. Et Pangloss, avant ceux-là, louait la Providence, de ce qu'elle fait sortir un petit bien de tant de maux. Pour moi, je ne puis croire à un progrès fatal ; je ne m'y fierais point. Je vois l'homme nu et seul sur sa planète voyageuse, et faisant son destin à chaque moment ; mauvais destin s'il s'abandonne ; bon destin aussitôt, dès que l'homme se reprend.

Suivant Comte en cela, je chercherais une meilleure image de nos luttes, de nos fautes et de nos victoires. Si vous avez quelquefois observé une barque de pêche, quand elle navigue contre le vent, ses détours, ses ruses, son chemin brisé, vous savez bien ce que c'est que vouloir. Car cet océan ne nous veut rien, ni mal ni bien, il n'est ni ennemi ni secourable. Tous les hommes morts et toute vie éteinte, il s'agitait encore ; et ce vent, de même, soufflerait selon le soleil ; forces impitoyables et irréprochables ; la vague suit le vent et la lune, selon le poids et la mobilité de l'eau ; ce vent mesure le froid et le chaud. Danse et course selon des lois invariables. Et pareillement la planche s'élève et s'abaisse selon la densité, d'après cette invariable loi que chaque goutte d'eau est portée par les autres. Et si je tends une voile au vent, le vent la repousse selon l'angle ; et si je tiens une planche en travers du flot, le flot la repousse aussi, comme le flot s'ouvre au tranchant de la quille et résiste sur son travers. D'après quoi, tout cela observé, l'homme se risque, oriente sa voile par le mât, les vergues et les cordages, appuie son gouvernail au flot courant, gagne un peu de chemin par sa marche oblique, vire et recommence. Avançant contre le vent par la force du vent.

2- Quand j'étais petit, et avant que j'eusse vu la mer, je croyais que les barques allaient toujours où le vent les poussait. Aussi, lorsque je vis comment l'homme de barre en usait avec les lois universelles et bridait le vent, je ne pris point coutume pour raison, il fallut comprendre. Le vrai dieu m'apparut et je le nommai volonté. En même temps se montra la puissance et le véritable usage de l'intelligence subordonnée. La rame, le moulin, la pioche, le levier, l'arc, la fronde, tous les outils et toutes les machines me ramenaient là, je voyais les idées à l'œuvre, et la nature aveugle gouvernée par le dompteur de chevaux. C'est pourquoi je n'attends rien de ces grandes forces, aussi bien humaines, sur lesquelles danse notre barque. Il s'agit premièrement de vouloir contre les forces ; et deuxièmement, il faut observer comment elles poussent, et selon quelles invariables lois. Plus je les sens aveugles et sans dessein aucun, mieux je m'y appuie ; fortes, infatigables, bien plus puissantes que moi, elles ne me porteront que mieux là où je veux aller. Si je vire mal, c'est de ma faute. La moindre erreur se paye ; et par oubli seulement de vouloir, me voilà épave pour un moment ; mais le moindre savoir joint à l'invincible obstination me donne aussitôt puissance. Ce monstre, tueur d'hommes, je ne l'appelle ni dieu ni diable ; je veux seulement lui passer la bride.»

### Questions sur LE DERNIER paragraphe de l'extrait :

**Q1 : a) Quel(s) est (sont) le(s) thème(s) du texte ? b) Quelles notions du programme sont travaillées ?**

Les thèmes présents dans cet extrait d'Alain, tiré de *Vigiles de l'esprit*, sont l'art de la navigation, la nature et le travail.

Les notions abordées par Alain sont **la croyance, la raison et la vérité** à travers une réflexion à propos de l'art de la navigation, des relations entre la nature et **la liberté** humaine. Sont donc en plus convoquées les notions de **l'expérience, l'art et la technique, la culture, la liberté et la loi**.

**Q2 : Quelle est sa thèse ? Expliquez-là.**

La thèse d'Alain, dans cet extrait de « la ruse de l'homme », est que c'est à condition de connaître les véritables lois de la nature que l'être humain pourra faire en sorte qu'il puisse s'en servir afin de réaliser sa volonté, sa liberté.

Ni les forces naturelles, ni la nature en général, ni même les êtres humains ne sont des obstacles à ma volonté mais il est nécessaire de comprendre comment fonctionne réellement le monde naturel et humain afin de sortir des croyances illusoire qui nous enferment dans la passivité du subir. La connaissance des lois naturelles et humaines qui organisent les forces permet de pouvoir les utiliser à notre avantage pour accroître la puissance de notre liberté. Liberté et lois naturelles ne s'opposent donc pas, comme on pourrait le croire spontanément : la connaissance est le moyen, la condition nécessaire, grâce à laquelle je peux atteindre les fins que je me fixe. Encore faut-il chercher à comprendre comment est organisé le réel !

La liberté humaine peut se réaliser dans le monde naturel à condition de volonté, de réflexion, de désir de vérité et de travail. C'est en acceptant de devoir chercher à savoir comment la réalité naturelle fonctionne, en mettant donc en évidence les relations causales qui régissent les phénomènes naturels, que l'être humain parviendra à renverser, dans une certaine mesure, le rapport de domination originel entre son pouvoir d'action et les forces de la nature.

**Q3 : À quelle question répond-il par cette thèse ?**

Les lois de la nature sont-elles des obstacles à la réalisation de ma volonté ?

La puissance des forces de la nature domine-t-elle définitivement l'être humain ?

L'être humain est-il soumis à la nature ? est-il son esclave ? Ou bien est-il libre ?

**Q3 BIS : Quel problème tente de résoudre Alain dans cet extrait ? Quels en sont les enjeux ?**

Si Alain se demande si les forces de la nature sont des obstacles voire une négation de notre liberté c'est que, spontanément, nous sommes portés à croire qu'il en est effectivement ainsi. Il n'est que de constater la puissance effective de la nature pour se sentir écrasé par elle, réduit à la plus grande des impuissances.

Et pourtant, de fait, l'être humain est parvenu à s'affranchir, dans une certaine mesure, de cette domination écrasante. Il est alors tout à fait légitime de se demander si la nature est vraiment une négation de notre liberté ainsi que l'on aurait spontanément envie de le penser (doxa). Quelles sont les relations réelles qui unissent nature, culture et liberté ?

**Les enjeux** d'une telle réflexion sont de taille puisqu'il s'agit de savoir si je dois me résigner à mon impuissance, à subir les forces de la nature infiniment plus puissantes que les miennes, ou bien si, au contraire, je peux et je dois m'efforcer de m'en libérer - et comment - afin d'affirmer ma liberté et mon vouloir.

Au fond il s'agit de comprendre quel est le sens véritable de la liberté et de comprendre comment l'être humain se situe au sein de la nature : en est-il une partie comme une autre soumise à ses lois ou bien a-t-il un statut particulier en son sein ? Qu'est-ce qui caractérise cet être naturel qu'est l'être humain ? Est-il un être à part, comme on le croit souvent, et pourquoi, à quelles conditions ?

**Q4 : Mettez en évidence la structure logique de l'argumentation.**

Alain commence dans un premier temps (I) par nous faire part de son expérience (1), il affirme en effet que, enfant et avant toute expérience directe de la mer, il possédait une croyance liée à son ignorance (d'un point de vue de l'expérience personnelle comme de celui de l'acquisition de connaissances vraies). Cette croyance consistait en un jugement dont il pensait qu'il était vrai, jugement qui établissait une relation de cause à effet entre la force du vent et le mouvement et la direction qu'une barque prend. La nature décide d'où se dirige la barque, elle est cause du mouvement de la seconde. Alain poursuit son texte (2) en montrant quelle conséquence a découlée de l'expérience qu'il a ensuite pu faire, lorsqu'il a observé directement et concrètement l'art du marin qui se sert des lois naturelles et du mouvement du vent pour faire avancer sa barque. Il déduit de cette observation (3) qu'il est contraint de remettre en question ses opinions familières et habituelles : il s'est trouvé de fait devant la nécessité de questionner ce qu'il observait car cela entraînait en contradiction avec ses croyances, il était donc en face d'un problème qui a nécessité de sa part un effort de réflexion pour le résoudre, pour enfin comprendre ce qu'il en est réellement des relations entre la barque, le marin et le vent (la nature).

A l'issue d'une telle réflexion sur ses observations force lui a été de reconnaître (II) la vérité dans son évidence quasi visible (elle surgit comme une apparition : « m'apparut ») : la véritable cause du mouvement de la barque n'est pas, comme il le croyait avant, la force naturelle du vent, le Dieu Poséidon de la Grèce ancienne, mais (1) la volonté du marin qui décide de la direction de la barque. Comment cet homme-ci peut-il diriger la barque ? Ce dont prend en même temps conscience Alain (2), ce qu'il voit, c'est que la véritable et paradoxale puissance réside dans « l'intelligence subordonnée ». Il développe et explique ensuite (3) ce qu'il veut dire par là en énumérant des exemples d'objets techniques qu'il perçoit (outils et de machines) : toutes ces créations culturelles humaines sont la concrétisation d'idées abstraites. Il voit donc le contraire de ce qu'il croyait et qu'il pensait pourtant simplement observer : « la nature aveugle » obéit à l'être humain, « le dompteur de chevaux ».

Après cette révélation, un certain nombre de conséquences en découlent pour Alain qu'il énumère dans une dernière partie du texte (III) : cette nouvelle connaissance modifie (1) son rapport, celui de sa barque, aux « grandes forces » de quelque nature qu'elles soient : naturelles ou humaines. Il n'est plus dans une attitude d'attente passive. Mais au contraire il oppose à un tel attentisme une méthode (2) qu'il lui suffit de mettre en œuvre dans la vie. Il expose les deux étapes de cette méthode : il faut en premier lieu (a) affirmer sa « volonté contre », en opposition aux « forces » qui pourtant paraissent souvent d'une puissance bien supérieure aux nôtres. Il est nécessaire, dans un second temps (b), de les observer, de comprendre comment elles s'exercent, d'identifier donc les lois nécessaires et universelles qui les commandent. Alain déduit de cette méthode une règle universelle (3) qui commande son propre comportement, loi inversement proportionnelle entre sa volonté et les forces

naturelles : (a) plus ces forces sont anonymes, mécaniques et sans intention propre, sans finalité, plus il peut s'en servir, en faire des levier ; il reformule le paradoxe auquel il aboutit (b) : plus les forces naturelles sont puissantes et me font sentir ma potentielle faiblesse comparée à elles, plus paradoxalement je pourrais les utiliser pour aller où je veux aller.

**Q5 : Expliquez la première phrase.**

Alain commence cet extrait de *Vigiles de l'esprit* en partageant avec le lecteur un croyance qu'il possédait étant enfant et sans expérience directe de la mer. Cette entrée en matière est donc autobiographique, basée sur le vécu, l'expérience subjective d'Alain.

Le propre de l'enfance humaine est qu'elle nous met face à des problèmes : la rencontre entre d'une part notre désir de comprendre et d'expliquer ce que nous percevons immédiatement par nos sens, désir de mettre en évidence un ordre que cherche à identifier notre raison naissante, notre désir donc d'utiliser notre intelligence à l'occasion de nos observations ou pensées ; et d'autre part l'ignorance relative dans laquelle nous sommes en ces débuts de notre existence, ignorance qui nous porte à prendre l'impossible pour du possible et l'imaginaire pour du réel, par exemple.

Cette époque de la vie humaine est donc propice à l'émergence de préjugés puisque nous avons tendance à tenir pour vrai tout ce qui se donne pour tel, tout ce qui nous apparaît pour tel sans que nous ayons vraiment fait l'effort de juger par nous-mêmes, sans que nous ayons mêmes les moyens de le faire.

- Descartes, *Principes de la Philosophie*. Première partie, Des principes de la connaissance humaine,

« Que pour examiner la vérité il est besoin, une fois dans sa vie, de mettre toutes choses en doute autant qu'il se peut.

Comme nous avons été enfant avant que d'être homme, et que nous avons jugé tantôt bien et tantôt mal des choses qui nous sont présentées à nos sens lorsque nous n'avions pas encore l'usage entier de notre raison, plusieurs jugements ainsi précipités nous empêchent de parvenir à la connaissance de la vérité et nous préviennent de telle sorte qu'il n'y a point d'apparence que nous puissions nous en délivrer si nous n'entreprenons pas de douter une fois dans notre vie de toutes les choses où nous trouverons le moindre soupçon d'incertitude. »

[http://www.ac-grenoble.fr/lycee/vaucanson/philosophie/descartes\\_erreur.htm](http://www.ac-grenoble.fr/lycee/vaucanson/philosophie/descartes_erreur.htm)

- Descartes, *Discours de la méthode*, seconde partie, 1637

« Et ainsi encore je pensai que pour ce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs, qui étaient souvent contraires les uns aux autres, et qui, ni les uns ni les autres, ne nous conseillaient peut-être pas toujours le meilleur, il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle. »

C'est en conséquence l'âge des croyances les plus folles, des certitudes intérieures subjectives les plus magiques, celles dans lesquelles l'enfant est susceptible de faire intervenir des causes surnaturelles pour expliquer ce qu'il perçoit ou imagine. C'est l'âge de la superstition qui nous porte à nous représenter notre rapport au monde en fonction de la situation que l'on vit en tant qu'enfant : situation

faite de grande dépendance vis à vis des adultes, de relative impuissance face à leur force ou bien face à celles de la nature, monde vécu souvent, en conséquence, sur un mode fantastique, plein d'interventions d'êtres super-puissants. L'enfant se vit souvent comme passif, jouet de forces qui l'entourent et qui le dépassent, dans la peur qui confère, en retour, à ce qui est des forces imaginaires, qui peuvent prendre la forme d'entités personnifiées, se nourrissant de son ignorance.

Ainsi l'objet de sa croyance infantile était la relation de causalité existant entre le vent, la force naturelle et la barque. Nous sommes portés spontanément à croire, à nous représenter, le rôle du vent comme étant le moteur, la condition du mouvement de la barque. Le vent souffle et soufflant il pousse la barque de la même manière que lorsque nous nous sentons emportés par la force du vent. De ce que je sens la force du vent qui souffle, je suis naturellement porté à croire que le vent est cause du mouvement de ce qui se déplace.

L'enfant cherche donc, du fait de son intelligence naissante et de sa curiosité, à établir des lois entre les phénomènes. Il a donc d'emblée un esprit scientifique au sens où le scientifique aussi veut rendre compte de ce qu'il observe, à la seule différence que celui-ci possède expériences et connaissances qui rendent ces efforts plus efficaces. L'enfant cherche toujours à savoir comment les choses fonctionnent, aussi ne cesse-t-il d'interroger l'adulte sur le « pourquoi du comment » et en l'absence de réponse il va construire par ses propres moyens des théories infantiles.

Cette croyance si spontanée n'est pour autant pas toujours fausse, ie en contradiction avec ce qui est. En effet si la barque est vide et non arrimée, elle ira effectivement là où le vent la pousse. De la même manière si une personne inexpérimentée et ignorante de l'art de la navigation est sur la barque, elle sera elle-même un jouet dans les mains du vent. A quelles conditions une telle croyance est-elle fausse ?

**Q6 :** Expliquez : « je ne pris point coutume pour raison, il fallut comprendre »

A cette étape du raisonnement Alain énonce les conséquences de sa confrontation à un problème : celui de la contradiction entre sa croyance infantile et l'expérience directe de ce que le marin semble, par ses actions, être la cause du mouvement de la barque. Il est contraint face à cette contradiction de remettre en question ses certitudes infantiles car ce qu'il pense n'est plus en accord avec ce qui est. Il est forcé de modifier ses habitudes de penser, ses évidences familières et néanmoins réfutées par les faits, la réalité elle-même.

Alain accepte de recevoir des enseignements de la réalité, il ne craint pas de voir ses croyances réfutées, il constate que ses habitudes de pensée ne peuvent tenir lieu d'explication rationnelles car la raison cherche l'accord entre ce qui est dit et ce qui est, elle est la capacité, comme la définit Descartes dans la première partie du *Discours de la méthode*, de « bien juger, de distinguer le vrai d'avec le faux ». Il s'agit donc pour Alain de bien juger, ie d'établir une relation juste, correcte, entre le vent et la barque, le jugement « la force vent pousse la barque » étant faux du fait de sa contradiction avec les faits.

Il montre donc la nécessité, si l'on est soucieux de vérité, d'accepter, et ce serait là la caractéristique de la maturité, que nos certitudes intérieures puissent être fausses, ie d'accepter que là où on croyait savoir on était en fait ignorant. On reconnaît bien là la démarche de l'esprit philosophique, ie désireux de vérité, tel que le mettait en œuvre Socrate dont la sagesse résidait, ainsi que nous le montre Platon dans *L'Apologie de Socrate*, dans la conscience de son ignorance et le désir radical de comprendre.

**Q7 :** Expliquez : « fortes, infatigables, bien plus puissantes que moi, elles ne me porteront que mieux là où je veux aller. »

Alain énonce ici encore une fois le paradoxe face auquel il se retrouve : contrairement à ce que spontanément on pourrait croire, la puissance de la nature n'est pas nécessairement synonyme de domination de l'être humain, dont les forces naturelles, sont pourtant très inférieures à celles de la nature.

Ce qui est cause et condition de possibilité du renversement de ce rapport de domination originel (il n'est que de penser à la relation entre l'être humain préhistorique et la nature), c'est l'ensemble des acquisitions culturelles que l'être humain s'est données et transmises au fil des générations, notamment grâce à l'éducation. Ce sont les découvertes accumulées par l'humanité au cours du temps qui ont été le moyen grâce auquel l'être humain a pu sortir de sa relative impuissance et dépendance face à la puissance de la nature.

La culture est en effet constituée notamment des savoir-faire, des techniques découvertes et transmises – techniques qui englobe la totalité des moyens mis en œuvre en vue d'arriver à une fin voulue -, des connaissances issues de l'expérience humaine et du savoir rationnel issu des travaux de recherche grâce à l'intelligence humaine. C'est donc grâce à la volonté humaine de connaître, de découvrir et d'inventer que l'être humain a pu modifier la situation donnée de départ dans laquelle il se trouvait naturellement.

La condition de possibilité de l'affranchissement humain de la domination de la nature passe donc, paradoxalement, par un temps de connaissance et de reconnaissance des lois qui rendent cette domination possible. C'est à condition d'accepter que la nature fonctionne selon des lois nécessaires que l'être humain peut librement se servir de ces lois comme de nouveaux outils dont il se dote.

Alors l'impossible devient possible : plus fortes sont les forces de la nature qui semblaient s'opposer à et écraser l'être humain, plus fort il sera puisqu'il les mettra, grâce à la connaissance qu'il en a, au service de sa volonté. Ainsi à condition de connaître la science du vent et de la mer, des éléments naturels, je peux user de leurs forces pour aller, non où ils me feraient aller si j'étais ignorant, mais où JE veux aller grâce à ma connaissance. Je suis libre de faire ce que je veux ie d'incarner ma volonté dans la réalité à condition de connaître tout ce qui, sinon, m'en empêcherait.

La connaissance des lois universelles, du déterminisme naturel, qui apparaît souvent, pour la Doxa spontanée, comme étant la négation de la liberté humaine, comme cause de son esclavage, est donc, paradoxalement, condition de possibilité de l'accroissement du pouvoir d'action de l'être humain, à condition de vouloir, de connaître et de travailler. On comprend en retour que celui qui se plaint de son impuissance ne fait en fait, bien souvent, que de parler des conséquences de son ignorance, de son refus de la reconnaître et de son refus de connaître, d'acquérir les connaissances qui lui permettraient pourtant de pouvoir se servir de ce qui apparaît immédiatement comme un obstacle à sa volonté.

Mais l'être humain veut-il se donner les moyens de sa liberté ? Veut-il réellement savoir ce qu'est la liberté véritable ? Ne continue-t-il pas plutôt à croire, de manière infantile, que celle-ci est toute-puissance magique et facile plutôt que travail, réflexion et courage comme nous l'apprend le parcours, à portée universelle, d'Alain ?

**REM :** Si l'être humain apparaît à Alain comme un « dompteur de chevaux », c'est qu'il est capable d'appivoiser la nature sauvage, de la domestiquer, de la dresser, afin qu'elle lui obéisse. La question qu'il faudra se poser c'est celle du « prix » d'une telle domestication, de ses conséquences sur la

nature elle-même ie de sa potentielle destruction. Y a-t-il et doit-il y avoir des limites à un tel domptage de la nature ? A quelle condition une telle domestication est-elle légitime ?

- Henri Bergson, *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932), PUF, coll. «Quadrige», 1984, p. 329-331.

« L'homme ne se soulèvera au-dessus de terre que si un outillage puissant lui fournit le point d'appui. Il devra peser sur la matière s'il veut se détacher d'elle. En d'autres termes, la mystique appelle la mécanique. On ne l'a pas assez remarqué, parce que la mécanique, par un accident d'aiguillage a été lancée sur une voie au bout de laquelle étaient le bien-être exagéré et le luxe pour un certain nombre, plutôt que la libération pour tous. Nous sommes frappés du résultat accidentel, nous ne voyons pas le machinisme dans ce qu'il devrait être, dans ce qui en fait l'essence.

Allons plus loin. Si nos organes sont des instruments naturels, nos instruments sont par là même des organes artificiels. L'outil de l'ouvrier continue son bras; l'outillage de l'humanité est donc un prolongement de son corps. La nature, en nous dotant d'une intelligence essentiellement fabricatrice, avait ainsi préparé pour nous un certain agrandissement. Mais des machines qui marchent au pétrole, au charbon, à la «houille blanche» et qui convertissent en mouvement des énergies potentielles accumulées pendant des millions d'années, sont venues donner à notre organisme une extension si vaste et une puissance si formidable, si disproportionnée à sa dimension et à sa force, que sûrement il n'en avait rien été prévu dans le plan de structure de notre espèce: ce fut une chance unique, la plus grande réussite matérielle de l'homme sur la planète. Une impulsion spirituelle avait peut-être été imprimée au début: l'extension s'était faite automatiquement, servie par le coup de pioche accidentel qui heurta sous terre un trésor miraculeux Or, dans ce corps démesurément grossi, l'âme reste ce qu'elle était, trop petite maintenant pour le remplir, trop faible pour le diriger. D'où le vide entre lui et elle. D'où les redoutables problèmes sociaux, politiques, internationaux, qui sont autant de définitions de ce vide et qui, pour le combler, provoquent aujourd'hui tant d'efforts désordonnés et inefficaces: il y faudrait de nouvelles réserves d'énergie potentielle, cette fois morale. Ne nous bornons donc pas à dire, comme nous le faisons plus haut, que la mystique appelle la mécanique. Ajoutons que le corps agrandi attend un supplément d'âme, et que la mécanique exigerait une mystique. Les origines de cette mécanique sont peut-être plus mystiques qu'on ne le croirait; elle ne retrouvera sa direction vraie, elle ne rendra des services proportionnés à sa puissance, que si l'humanité qu'elle a courbée encore davantage vers la terre arrive par elle à se redresser, et à regarder le ciel. »

<http://www.philolog.fr/technique-et-supplement-dame-bergson/>

- Texte de Descartes, *Discours de la méthode*, VIème partie :

« Mais, sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusques à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées, sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative, qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieus et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi **nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature**

Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament, et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende

communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. Il est vrai que celle qui est maintenant en usage contient peu de choses dont l'utilité soit si remarquable ; mais, sans que j'aie aucun dessein de la mépriser, je m'assure qu'il n'y a personne, même de ceux qui en font profession, qui n'avoue que tout ce qu'on y sait n'est presque rien, à comparaison de ce qui reste à y savoir, et qu'on se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissance de leurs causes, et de tous les remèdes dont la Nature nous a pourvus. »

<http://www.philolog.fr/la-science-doit-nous-rendre-comme-maitres-et-possesseurs-de-la-nature-descartes/>

- Texte de Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, Troisième proposition, 1784

*« La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale et qu'il ne participe à aucun autre bonheur ou à aucune autre perfection que ceux qu'il s'est créés lui-même, libre de l'instinct, par sa propre raison. »*

La nature, en effet, ne fait rien en vain et n'est pas prodigue dans l'usage des moyens qui lui permettent de parvenir à ses fins. Donner à l'homme la raison et la liberté du vouloir qui se fonde sur cette raison, c'est déjà une indication claire de son dessein en ce qui concerne la dotation de l'homme. L'homme ne doit donc pas être dirigé par l'instinct; ce n'est pas une connaissance innée qui doit assurer son instruction, il doit bien plutôt tirer tout de lui-même. La découverte d'aliments, l'invention des moyens de se couvrir et de pourvoir à sa sécurité et à sa défense (pour cela la nature ne lui a donné ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement les mains), tous les divertissements qui peuvent rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence et aussi bien la bonté de son vouloir, doivent être entièrement son œuvre. La nature semble même avoir trouvé du plaisir à être la plus économe possible, elle a mesuré la dotation animale des hommes si court et si juste pour les besoins si grands d'une existence commençante, que c'est comme si elle voulait que l'homme dût parvenir par son travail à s'élever de la plus grande rudesse d'autrefois à la plus grande habileté, à la perfection intérieure de son mode de penser et par là (autant qu'il est possible sur terre) au bonheur, et qu'il dût ainsi en avoir tout seul le mérite et n'en être redevable qu'à lui-même; c'est aussi comme si elle tenait plus à ce qu'il parvînt à l'estime raisonnable de soi qu'au bien-être. Car dans le cours des affaires humaines, il y a une foule de peines qui attendent l'homme. Or il semble que la nature ne s'est pas du tout préoccupée de son bien-être mais a tenu à ce qu'il travaille assez à se former pour se rendre digne, par sa conduite, de la vie et du bien-être [...]

<http://www.philolog.fr/kant-la-destination-de-letre-dote-dune-raison-et-dune-main/>